

François Giunta-Panebianco

Ni dieu, ni hasard, ni rien.

La Vérité ensevelie

Roman

François Giunta-Panebianco

La Vérité ensevelie

Ni dieu, ni hasard, ni rien

© François Giunta-Panebianco, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3584-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Le savoir est limité
alors que l'imagination
englobe le monde entier,
stimule le progrès,
suscite l'évolution. »*

Albert Einstein

1

Chez les morts ?

J'étais épuisé, je vivais des moments incompréhensibles, mes tempes bourdonnaient et le tumulte de mes pensées venait s'écraser sur les parois meurtries de mon cerveau. Au paroxysme de la confusion, prêt à pousser un hurlement, à jeter mon dernier râle, j'enfouissais ma tête au creux de mes bras. C'est à ce moment, à ce moment précis où j'ai vu ma vie défaillir, qu'une voix amie et rassurante s'est fait entendre.

— Ho ! La Rafale, c'est moi, tu te souviens ?

— Jérôme ?

— Tout va bien se passer.

Tout redevenait calme. Sa voix me faisait glisser lentement vers une rêverie où les moments heureux d'un passé enseveli reprenaient vie. Les sons liquoreux des breuvages s'échappant des goulots berçaient ces instants de plénitude.

Il y avait des siècles qu'on ne m'avait pas appelé ainsi. C'était du temps de nos cuites mémorables quand on avait pris l'habitude de réclamer la remise à niveau de nos verres par un bruyant « Eh tavernier une rafale ». Pas très raffiné et pas assez original pour en faire un surnom, mais les gestes théâtraux associés à la douteuse métaphore avaient balayé cette petite tracasserie. La consonance avec mon prénom avait fait le reste. Mais il y a si longtemps. C'était ce troisième jeudi du mois de novembre, quelques semaines avant son décès qu'on m'avait appelé la Rafale pour la dernière fois.

Comme à son habitude, Jérôme avait invité tout un tas de gens à venir fêter chez moi l'arrivée du beaujolais nouveau. Jusqu'à tard dans la nuit déambulaient amis et amis d'amis tous détenteurs du sésame demandé, une bouteille de vin et un peu de fromage ou de charcuterie. Ils avaient rendez-vous chez la Rafale, là où les coups de rouge faisaient mouche. Jérôme se chargeait d'apporter le pain, moi, de mon vrai prénom Raphael, je recevais sans inviter, tous festoyaient dans une ambiance potache si joyeuse et si enivrante, qu'elle marquait du sceau du bonheur amis et inconnus.

Et voilà que dix ans après la mort de Jérôme, je me retrouvais face à lui.

c'était impossible, je devais rêver et j'allais me réveiller. Mais il restait là, livide, immobile. Je le suppliais de ne pas me laisser retomber dans les miasmes de ce délire. Distant, ne prêtant aucune attention à mes implorations, il me laissait à mon désarroi. Son silence me glaçait. Je voulais, juste, savoir si j'étais mort. Il finit par me répondre d'un ton sec : « non et c'est le problème ».

Sa réponse m'avait sidéré tout autant que son attitude hostile. Si je n'étais pas mort qu'est-ce que je faisais devant lui, c'était à devenir fou, à ne rien y comprendre. Je me sentais à nouveau vaciller avec la crainte qu'il ne m'en dise pas plus. Je tentais, tout de même, une seconde question pour savoir où j'étais. Sa réponse fut aussi déconcertante que la première : « Tu es là où je suis depuis dix ans ».

Chez les morts ? j'étais chez les morts. Il était en train de me dire que j'étais un vivant au pays des trépassés. Quand il ajouta que je n'avais rien à faire ici, que ma présence me mettait en danger et que j'allais mettre un sacré foutoir, je me suis mordu le bras rageusement. La douleur estompa mes doutes. Mon cerveau fulminait, quel foutoir je pouvais mettre dans cet univers inconnu et en danger de quoi ? De mort ? C'était à mourir de rire si toutefois l'expression avait encore un sens. Tout en restant silencieux, je ne cessais de pester. Merci de l'accueil, c'est extrêmement chaleureux, pas un mot de bienvenue. J'essayais de me rassurer, ce n'est certainement qu'un cauchemar, je vais finir par me réveiller, mais rien ne changeait, le temps semblait figé et me laissait seul avec mes pensées. Quels mots de bienvenue, pouvais-je bien attendre de la mort ? Seulement, je ne m'explique pas ce ton, ce reproche dans sa voix qui me donne la désagréable impression de déranger, alors que j'ai besoin de savoir ce que je fais là, de sentir un peu de compréhension, d'amitié. N'y pouvant plus, je me suis mis à hurler :

— Tu n'es pas content de me voir, ma présence t'emmerde ? D'une voix calme, il me répondit :

— Comment tu peux imaginer un seul instant que je ne sois pas heureux de te revoir ?

Le ton neutre, expurgé de toute émotion, qu'avait son ami de toujours, son frère de maraude après dix ans d'absence, avait la dissonance d'une musique atonale.

Raph ne pouvait l'entendre ni se résoudre à cette nouvelle réalité de l'absurde. Surmontant son désarroi, il bouscula Jérôme, l'inonda de questions et de reproches, lui fit une scène à l'italienne. Secoué par cette férocité, il déclama avec gravité, en distinguant chaque syllabe pour bien se faire comprendre, « le ton que j'emploie est à la hauteur de mon inquiétude et, si j'exprime peu d'enthousiasme, c'est que le plaisir de te retrouver est gâché par la peur de te voir mourir alors que ton heure n'est pas arrivée. Sinon, te revoir est un pur bonheur. Ça te va ? »

— OK, c'est le plus beau jour de ta mort, n'en discutons plus et laisse-moi juste quelques instants pour profiter de la joie de te revoir.

Il tirait une tête de six pieds de long, fixait Raph d'un regard vide. Il lui renvoyait l'expression d'une fougue hors du commun pleine d'amour, de détresse, de colère et de peur. Devant autant d'impétuosité, Jérôme finit par se radoucir et ses yeux s'éclaircirent. Il le regarda plus tendrement en dodelinant de la tête et sa face renfrognée s'illumina d'un sourire. Raph retrouvait le Jérôme pétillant à l'éloquence railleuse qu'il avait tant aimé. Reparti dans une de ses explications de l'impossible où l'absurde devait s'imposer à son ami, comme l'existentialisme à la seconde moitié du XX^e siècle. L'argumentation de Jérôme s'éternisait. Raph mit à profit ce long moment pour rassembler ses idées, trouver une explication sensée, quand lui revint à l'esprit ce débat qu'il avait eu avec un ancien directeur d'Aérospatiale à La Courneuve à propos des fêtes de Noël. Au détour d'une question qu'il avait posé sur les jouets des enfants, cet ingénieur, qu'il appréciait pour ses compétences, sa courtoisie et l'entendue de sa culture scientifique, considérait la messe de la nativité au-dessus de toutes les manifestations de cette nuit de Noël, notamment la distribution des jouets qu'il plaçait au dernier rang, après le repas familial et la construction de la crèche au pied du sapin. L'athéisme de Raph l'avait sidéré et il lui avait demandé comment il pouvait penser, vu le nombre incommensurable de conditions réunies pour que la vie ait eu lieu sur Terre, qu'il soit plus plausible d'attribuer l'apparition de celle-ci au hasard plutôt qu'à un créateur. Raph lui avait objecté poliment qu'il était impossible de créer la Terre en six jours. On savait aujourd'hui qu'elle est apparue il y a plus de 4 milliards d'années et... Mais son argument fut balayé sans qu'il ait eu le temps de finir sa phrase. Les jours à cette époque étaient entrecoupés de nuits pouvant durer plusieurs millions d'années et le calcul précis des périodes diurnes correspond aux six jours évoqués dans le premier testament avait conclu son interlocuteur. C'est pour trouver des réponses à cet ingénieur

catholique qu'il s'était mis à rêver de Jérôme ? Il devait partir du postulat que l'après-vie existe pour réprimer un à un les arguments déistes qui lui avaient été exposés.

Jérôme continuait à parler et proposa un deal que le nouvel arrivé avait du mal à comprendre, plutôt à admettre.

— Nous allons prendre tout le temps nécessaire pour fêter le bonheur de nous être retrouvés.

On va se faire une soirée de “ouf ”, tu vas pouvoir en profiter un max. À la fin de la soirée, tu retournes à la vie.

— Au douzième coup de minuit, je repars, sinon mon carrosse se transforme en citrouille ?

— Non, tu t'abandonnes comme dans un rêve, tu laisses tes pensées flotter sur les vapeurs d'alcool de notre soirée, sans t'occuper de ce qui se passe ici, en restreignant le champ de ta curiosité, sans discuter et en respectant sans broncher toutes les indications que je vais te donner. Tu pourras ainsi entrer à nouveau dans ton corps, les médecins auront la satisfaction d'avoir sauvé une vie et arrêteront de se demander pourquoi ils ne parviennent pas à te sortir du coma. Ta famille sortira de l'angoisse dans laquelle elle est plongée. Toi, tu te réveilles, tu oublies ce cauchemar et tout reviendra dans l'ordre.

C'est ainsi qu'il avait pris connaissance de son coma. Une léthargie qui se prolongeait maintenant depuis plus de vingt-quatre heures. Vingt-quatre heures sur Terre avait insisté Jérôme en lui indiquant qu'il avait fait un infarctus sans grande gravité. Le cœur n'était pas endommagé, l'opération s'était bien passée. Il aurait dû se réveiller.

L'hôpital Bichât

— Allô, bonjour, je voudrais parler à Mme Del Pergua Maimone.

— Ne quittez pas.

La standardiste passa la communication à Pauline Lemercier, la secrétaire de Gabriela. Elle était chargée de filtrer les appels, prendre les messages, tenir l'agenda, coordonner les déplacements de Gabriela pour lui permettre d'aller donner ses cours à l'université de Montréal et de continuer ses recherches auprès de Yann Lepoltec¹, un maître de l'intelligence artificielle. Quand la voix au bout du fil reformula sa demande, Pauline demanda qui souhaitait parler à sa supérieure.

— C'est de la part ?

— L'hôpital Bichât.

— C'est à quel sujet ?

— C'est personnel.

— Ne quittez pas.

Elle composa le numéro de Gabriela, son poste se mit à grésiller. Elle décrocha, Pauline lui annonça qu'elle avait une communication personnelle venant de l'hôpital Bichât.

— Passez-les-moi, dit aussitôt Gabriela, en pensant immédiatement à ses enfants.

— Madame Del Pergua ?

— Oui.

— Bonjour Madame, je suis l'infirmière en chef du service réanimation. Vous êtes bien l'épouse de M. Raphaël Del Pergua ?

— Oui.

— Votre mari vient d'arriver chez nous, il est hospitalisé en cardiologie. Vous pouvez passer le voir quand vous voulez et lui amener quelques effets personnels.

La voix était rassurante, mais l'annonce brutale et sans autre indication d'aucune sorte avait eu l'effet d'un coup de poing à l'estomac.

— Que lui est-il arrivé, ce n'est pas trop grave ?

— Il a fait un malaise sur la voie publique, les pompiers l'ont transporté jusqu'ici et j'ai décidé de vous avertir moi-même parce que j'ai trouvé les papiers d'identité de votre mari et votre numéro de téléphone avant la police et les pompiers qui n'ont pas pensé à ouvrir la poche dérobée sur la manche de son blouson.

— Merci, mais comment va-t-il ?

— Je ne peux rien vous dire, il est en salle d'examen, vous verrez avec le médecin.

— J'arrive.

Gabriela demanda à Pauline de venir la rejoindre dans son bureau, l'avertit du malaise et de l'hospitalisation de son mari et lui donna quelques instructions. Elle ne savait pas si elle allait pouvoir être présente le lendemain matin et voulait se faire excuser auprès des ingénieurs en intelligence artificielle qu'elle avait invités à un colloque de sociologue, où un professeur de renom devait intervenir. Cette confrontation ne le passionnait pas, mais, par amitié pour Gabriela, il avait accepté de s'y rendre.

Arrivée à l'hôpital, elle fut dirigée vers le bureau des admissions, c'est là qu'on lui indiqua la chambre où se trouvait son époux. Lorsqu'elle fut enfin au service réanimation du pavillon de cardiologie, on lui fit savoir que son mari était encore en observation. Il avait fait un malaise cardiaque qui avait nécessité une opération. Il était remonté du bloc et le médecin passerait la voir dans un moment. Deux heures se passèrent et Raph n'avait toujours pas rejoint son lit. Gabriela était restée là, à attendre, sans la moindre information. Lorsqu'elle s'approchait du bureau des infirmières, on la renvoyait vers la salle d'attente en lui disant qu'il était en soins et que le médecin allait venir la voir. Après un temps qui lui parut infiniment long, un homme vêtu d'une casaque verte et coiffé d'une charlotte surmontée d'un masque de même couleur, s'avança enfin vers